

ELA



Les dictées d'ELA à la maison

Sommaire

Dictées	Auteurs	Pages
• Pour toi, pour moi	Philippe Claudel	3
• La petite faute	Daniel Picouly	4
• “Un seul impératif : la solidarité”	François Morel	5
• Le jardin d'ELA	Daniel Pennac	6
• La fabrique de rêves	Eric-Emmanuel Schmitt	7
• Le dictionnaire	Guillaume Musso	8
• Une gifle de lumière	Marc Levy	9
• Une dictée singulière	Jean d'Ormesson	10
• Une paire de baskets pour deux	Alexis Jenni	11
• Changer le monde	Joël Dicker	12
• La virgule	Marie Darrieussecq	13
• Un mot pour courir	Amélie Nothomb	14
• Quand on veut, on peut	Katherine Pancol	15
• « Leucodystrophie »	Alice Zeniter	16
• Des histoires sans fin	Leïla Slimani	17
• La trouille	Nicolas Mathieu	18

Pour toi, pour moi

Si un jour tu me croises, tu sauras me reconnaître. Tout sera dit dans mes yeux. Et moi aussi je te reconnaîtrai. Bien sûr que je te reconnaîtrai. Il n'y a pas trente-six chemins pour nous retrouver, pour que tu ailles là où jamais je ne pourrai aller, pour que je te dise ce que jamais tu ne pourras connaître.

Nous sommes dans le même monde, tu le sais. Nous sommes au monde toi et moi, comme deux frères, comme deux amis qui peut-être s'ignorent encore. Regarde-moi. Regarde-moi s'il te plaît. Prends ma main, touche ma peau, parle-moi. Oui, parle-moi encore. Ne pense pas que je ne t'entends pas. Ne crois pas que je ne comprends pas tes mots. N' imagine pas qu'ils se cognent contre moi sans jamais m'atteindre. Lorsque tu parles, c'est mes mots que tu dis. Lorsque tu vis, c'est moi par toi qui vis un peu plus fort. Oui, nous sommes dans le même monde.

Nous sommes en vie, toi et moi, en vie, sais-tu, et ma vie s'enrichit de la tienne, comme la tienne se nourrit de la mienne. Il y a autour de nous tant de merveilles, tant de beauté. Aide-moi à les saisir. Pour que ta main secoure la mienne, pour que ton cœur batte au même rythme que le mien, pour que nos yeux contemplent enfin, ensemble, le monde épanoui, pour que tes jambes soient un peu les miennes, s'il te plaît, mets tes baskets et bats la maladie !

Philippe Claudel

La petite faute

Il était une fois une faute d'orthographe. Pas une bien grosse. Plutôt, une petite. Mais une faute d'orthographe tout de même. Et, chez nous, on ne badine pas avec ce genre de faute.

C'est quatre points en moins. Voilà tout. Cinq fautes et c'est zéro.

La petite faute d'orthographe était malheureuse. Malheureuse de provoquer tant de mauvaises notes et de causer autant de chagrin aux enfants. Mais ce qui l'attristait à pleurer, c'est que plus personne ne voulait jouer avec elle. Pas un nom, un adjectif, un verbe, n'acceptait qu'elle vienne se mêler à eux. Pas le moindre article, la plus infime des conjonctions de coordination.

Pousse-toi ! Va-t'en ! On ne veut pas de toi !

Mais pourquoi ? Je suis toute petite. Peut-être, mais quand tu es là, on ne ressemble plus à rien. On ne veut plus rien dire. Regarde, moi, par exemple. Je m'appelle "basket"...C'est joli comme nom...D'accord, mais imaginons que tu oublies le "s". Je deviens "baket". Est-ce qu'on peut courir avec des "bakets" ? Non. On peut se laver dans un "baquet", mais pas courir avec. Tu comprends ? C'est important de pouvoir mettre ses baskets et courir derrière la maladie.

La petite faute comprenait. Les baskets avaient raison. Elle n'avait pas pensé à tout ça.

Alors, elle s'est excusée et elle est repartie en baissant la tête. Un peu honteuse.

La petite faute était une faute au mot "chromosome".

Le chromosome 11q14.3

Elle espère qu'un jour, quelqu'un viendra l'effacer. La faire disparaître. Elle sait que ce quelqu'un portera des baskets. Des baskets, sans plus jamais de faute d'orthographe.

Promis.

Daniel Picouly

“Un seul impératif : la solidarité”

“Monte dans ta chambre et va te coucher!”, “mouche ton nez et dis bonjour à la dame!”

Ah! Depuis l'enfance, nous en avons entendu des ordres, des commandements, des sommations...

Parfois les impératifs sont énigmatiques : “ouvre la bouche et ferme les yeux”. Parfois militaires : “mettez-vous en rang deux par deux et taisez-vous”. Ils invitent souvent à la prudence : “regarde bien à gauche et à droite et attends bien que le petit bonhomme soit passé au vert avant de traverser”, quelquefois à l'hygiène élémentaire : “enlève les doigts de ton nez.”

Un jour heureusement, on entend quand même des directives un peu plus voluptueuses : “approche-toi de moi, embrasse-moi...”

Depuis quelques années, une nouvelle formule est née. C'est encore un ordre mais joyeux celui-là, énergique, vital... Il s'adresse à tout le monde, aux filles et aux garçons, aux grands et aux petits, aux matheux et aux littéraires, aux cancre et aux premiers de la classe, pourvu qu'on soit de bonne volonté. Pourvu que l'on juge l'égoïsme comme un fléau, l'individualisme comme une notion ringarde. Pourvu que l'on considère la résignation, le renoncement comme des ennemis mortels.

“Mets tes baskets et bats la maladie” comme on dirait “retrousse tes manches et refuse la fatalité”.

“Prends ton courage à deux mains mon cousin et invente un monde plus solidaire.”

François Morel

Le jardin d'ELA

Tout le monde le lui avait dit : rien ne poussera jamais là-dessus, jeune dame ! Autant semer sur une coquille d'œuf.

On lui donnait toutes sortes de raisons pour renoncer, la plus fréquente étant que personne, - vous m'entendez :

“personne!” - n'a jamais, - vous m'entendez : “jamais!”, - rien fait pousser sur cette terre ! C'est tout calcaire, silex

et grands vents, ces étendues-là. Et quand ce n'est pas le vent du Nord, c'est le vent du Sud. Tout s'envole, là-

dessus, l'homme lui-même a peine à tenir debout sur ce sol de lune. Et puis l'hiver ça gèle, et puis l'été ça grille,

et quand il pleut la flotte fout le camp par en dessous, entraînant avec elle le peu de terre où les racines auraient

pu s'accrocher. Rien à faire, on vous dit, jeune dame, aucun espoir ! Il ne guérira jamais.

Il y a quinze ans de ça.

Quinze années divisées par leurs quatre saisons.

Aujourd'hui, 16 août 2007, je vous écris cette dictée au cœur du jardin qu'ELA a fait naître de ce néant, à l'ombre

fraîche du tilleul qu'elle y a planté, dans le feu d'artifice des solidagos, des épilobes, des ancolies, des euphorbes,

des aconits, des ellébores, des roses trémières, de la valériane, de la sauge, de la joubarbe, de l'absinthe, de toutes

ces vivaces si belles à voir et si difficiles à orthographier.

À tout ce qu'on lui objectait il y a quinze ans, ELA avait juste répondu :

Comme cette terre désespérée, ces enfants n'ont besoin que d'une chose pour guérir : beaucoup d'amour.

Daniel Pennac

La fabrique de rêves

- Moi, quand je serai grande, je serai hôtesse de l'air, annonça Rose, l'aînée.
- Moi, quand je serai grande, je serai cosmonaute, répliqua Lilas qui voulait toujours surpasser sa sœur.
- Moi quand je serai grand, je serai nain dans un cirque, riposta Florian, le troisième, qui répondait n'importe quoi.
- Moi, quand je serai grand, je serai mort, dit Olivier.

On regarda Olivier qui souriait, paisible. De futur, Olivier, atteint d'une maladie incurable, n'en avait guère ; d'après les médecins, la gêne qu'il éprouvait à bouger ses bras ou ses jambes allait s'accroître jusqu'à lui engourdir le corps et rendre bientôt sa vie impossible. En entendant la réponse d'Olivier, le père réfléchit. Il faut comprendre qu'imaginer l'avenir était le métier de Monsieur Doré puisqu'il tenait une fabrique de rêves ; dans un long immeuble de onze étages, il occupait des centaines d'employés visionnaires à créer et développer des rêves. Le client qui s'inscrivait à sa compagnie "Rêves sur mesure" se voyait d'abord interrogé par des psychologues afin que l'on détermine son profil de caractère, puis livré aux mains d'une équipe inventive lui concoctant des songes appropriés. Ce commerce marchait d'autant mieux qu'une étude scientifique avait démontré que plus l'on avait de rêves, plus l'on vivait longtemps.

Le lendemain, le père emmena son fils à la fabrique de rêves. Ses spécialistes découvrirent qu'Olivier, contrairement à ce qu'il prétendait, avait quand même un rêve, mais un seul, celui d'avoir une vie normale. On ne s'en rendait pas compte parce que, aux autres, cela paraissait si évident qu'ils ne le souhaitaient même pas.

- Pour que votre fils croie à son rêve, il faut que les autres y croient aussi, lui dit le chef des projets. Souvent le rêve partagé finit par créer de la réalité.

Ainsi le père, ce jour-là, eut l'idée de créer la fameuse taxe sur le rêve. À chaque client qui venait développer ses rêves, il demandait deux choses : un euro pour le rêve de son fils, une minute à espérer que son fils guérisse.

Avec l'argent amassé et la multiplication solidaire des rêves positifs, Olivier a pu être mieux soigné. Il est toujours là, pas encore grand mais déjà plus vieux, et il sourit davantage.

Eric-Emmanuel Schmitt

Le dictionnaire

Comme je n'ai jamais été très fort en orthographe, il m'a fallu cinq bonnes minutes pour trouver le mot "incurable" dans le dictionnaire. À voir les yeux fatigués de mes parents, je me doutais que j'allais lire une mauvaise nouvelle. "Incurable: qu'on ne peut soigner. Synonyme: inguérissable". Quel rabat-joie ce dictionnaire ! Même pas une lueur d'espoir ou un mot réconfortant. De colère, j'ai décidé de le jeter et d'en écrire un nouveau, sans maladie et sans pleurs, qui commencerait par "à vos marques" (parce que j'adore le sport) et finirait par "zoo" (parce que j'adore les animaux).

"Si cette maladie est aussi méchante, m'a affirmé le docteur, c'est parce que c'est une maladie orpheline". Voilà une drôle d'explication: avoir perdu ses parents, est-ce une raison pour se venger sur les enfants des autres ? Je ne lui ai rien fait, moi, à cette maladie au nom compliqué.

Pourtant, si j'écoute les gens autour de moi, elle finira par me rattraper. Pas si sûr. La course, croyez-moi, je connais. Il faut me voir dans le stade: dès que j'ai ma vieille paire de baskets aux pieds, rien ne peut m'arrêter. Alors je vais courir, courir si vite que la mort ne me rattrapera jamais. Courir avec mes semelles de vent pour disperser aux quatre coins du monde les pages de mon dictionnaire. Et si je dois m'arrêter un jour, je sais que viendront d'autres enfants pour prendre le relais, d'autres courses, d'autres espoirs. Et quand nous serons des milliers, quand nous serons une armée, nous piétinerons la maladie. Avec pour arme notre volonté. Et une bonne paire de baskets.

Guillaume Musso

Une gifle de lumière

Des années ont passé, je me souviens encore de Lucie Martinez, cette fille transparente et silencieuse que nous faisons semblant de ne pas voir. Ce jour-là, elle était seule comme toujours pendant la récréation sur le banc devant la fenêtre de la classe, comme absente. Nous courions dans tous les sens, criant et riant dans la clameur et la bousculade de nos jeux.

C'est alors que le grand Renaud s'arrêta pile devant elle, goguenard, et se mit à déambuler, à couiner et à grogner allant et venant genoux pliés et bras ballants comme un singe. Elle resta figée un moment, leva enfin les yeux, se mit debout en se déhanchant à cause de sa jambe trop courte, et se dressa de son mieux devant lui. Je m'arrêtai de courir, frappé d'une soudaine inquiétude pour cette fille désarmée, qui se tortillait pour tenter de grandir à hauteur de Renaud hilare devant elle. Il me sembla qu'un silence inattendu s'étendit sur la cour de récréation. Lucie Martinez ouvrit un bras, et gifla Nollard d'une claque violente. Je m'approchai, d'autres élèves aussi. Lucie Martinez leva le bras à nouveau, une deuxième gifle retentit. Nous entourions Nollard, il ne lui restait plus qu'à s'en retourner, bougonnant un juron. Lucie Martinez tremblait un peu. Elle se tourna lentement vers nous, claudicante, son regard allait de l'un à l'autre, et un sourire éclaira son visage d'une pâle lumière. Mon copain Chambon lui mit la main à l'épaule: "ma vieille, tu es formidable, je n'ai jamais vu un lancer pareil. On a déjà deux filles, on a besoin de toi aussi dans l'équipe, alors tu viens demain avec tes baskets, et si tu ne peux pas sauter pour aller au panier, je te mets en défense dans l'équipe de basket, vu ?".

Marc Levy

Une dictée singulière

Quel ennui ! Une dictée ! La vie serait si belle sans dictée, sans mots difficiles à écrire, sans toutes ces choses assommantes – comment ça s’écrit assommantes ? – qu’on nous demande de faire. Ce que nous aimons, c’est mettre nos baskets, aller nous promener, retrouver nos amis, courir sous le soleil et nous amuser.

Malheureusement, tout le monde ne peut pas s’amuser. Il y a des hommes et des femmes – et beaucoup d’enfants – qui ont de graves maladies aux noms très difficiles. Ces maladies rendent leur vie sombre et triste. C’est pour les aider que nous faisons cette dictée.

Comment les aider ? D’abord, en pensant à eux. Ensuite en obtenant de l’aide et de l’argent pour les soigner. La science peut guérir les maladies. Mais la science coûte cher. Il faut des moyens. Il faut nous mobiliser. Il faut attirer l’attention sur tant de souffrance et de chagrin.

Chaque mot que nous écrivons est un peu d’espoir pour ceux qui sont malades. Nous sommes vivants, en bonne santé et heureux de vivre – malgré les dictées. Pensons un instant à ceux qui sont malheureux. La vie est plus belle quand tout le monde est heureux.

Maintenant la dictée est finie. Vous avez fait un premier pas pour battre la maladie. Ne reste plus qu’à mettre vos baskets et à courir pour les enfants d’ELA.

Jean d’Ormesson

Une paire de baskets pour deux

On l'appelait le petit malade, ce qui ne lui plaisait pas beaucoup. Il aurait préféré courir mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Il restait au lit dans sa chambre.

Mais il s'était fait offrir des baskets, il avait dû insister, et on les lui avait posées à côté de son lit, comme s'il les avait bien rangées avant de se coucher. Leurs semelles intactes sentaient le plastique neuf, et cela envahissait toute la chambre. Il en rêvait ; il rêvait de les mettre.

Son meilleur ami ne courait pas non plus. Il était un peu rond, et quatre étages sans ascenseur c'était déjà bien. Quand il venait le voir il arrivait essoufflé, et en s'asseyant près du lit, en reprenant son souffle, il se moquait toujours des baskets neuves.

“C'est vraiment le cadeau le plus idiot, disait-il. Comme si on offrait... un peigne à un chauve.”

Et cela les faisait rire tous les deux, ensuite ils parlaient d'autre chose.

“Elles sont pour toi, dit un jour le petit malade.

- Pour moi ?

- Pour que tu coures à ma place.

- Mais je ne cours jamais...

Il devint très sérieux.

- Ça te ferait plaisir ?

- Oui. Mets mes baskets et va courir pour moi. Ensuite repose les devant mon lit et raconte-moi.”

C'est ce qu'il fit. Il courait mal mais il apprit. Il mettait les baskets et courait pour celui qui ne quittait jamais son lit.

Il revenait tout rouge et lui racontait. Le petit malade dormait mieux, il rêvait qu'il courait, grâce à son ami qui chaque soir un peu moins essoufflé lui rapportait ses baskets. Les chaussures perdirent leur odeur de neuf, les semelles s'usèrent. Ils couraient ensemble, et à tous les deux cela faisait du bien.

Alexis Jenni

Changer le monde

Quand André m'a dit pour sa sœur, je n'en revenais pas.

- Malade ? ai-je répété. Comment ça "malade" ?
- C'est ce que les médecins ont dit.

On s'est assis sur un banc du parc et on a soupiré tous les deux. On n'avait plus du tout envie de faire une course de vélo à travers l'allée centrale.

- En plus elle a pas du tout l'air malade, j'ai dit. Moi, quand je suis malade, j'ai de la fièvre et je reste au lit.
- C'est à cause que c'est une maladie évolutive.

Je n'ai pas pu m'empêcher de le corriger.

- On ne dit pas "à cause que" on dit "parce que".

André s'est rebellé :

- Oh, on s'en fout de la grammaire aujourd'hui ! En gros, ça veut dire qu'aujourd'hui ça va, mais demain ça ira moins bien, et le jour d'après aussi. Et quand t'es un enfant, tu vas pas bien loin quand ça commence comme ça pour toi...

- Et les médecins disent qu'on peut rien faire ?
- Rien. Rien de rien. Ils font bien de la recherche. Mais ça se guérit pas.

André m'a regardé avec un air très triste. Je lui ai dit :

- Faut pas être triste. Ça va pas aider ta sœur.

Il m'a répondu :

- Je suis triste parce que je peux rien faire.

Je l'ai attrapé par les épaules et je lui ai dit :

- Bien sûr qu'on peut faire ! On peut même faire des tas de choses ! On va en parler autour de nous, on fera un exposé en classe, on récoltera de l'argent pour aider la recherche en portant les commissions des vieilles dames, en organisant des ventes de pâtisseries, en promenant les chiens des voisins. On va pas se laisser faire ! On va se battre ! C'est ensemble qu'on est fort !

Le visage d'André s'est illuminé et, d'un coup, il a sauté du banc et a enfourché son vélo.

- En route, s'est-il écrié.
- On va où ? J'ai demandé en me précipitant pour le suivre.

Il m'a regardé et il m'a dit en souriant :

- Changer le monde.

Joël Dicker

La virgule

Je suis une virgule, et je ne suis pas contente. Tout le monde dit que les virgules ne servent à rien. Je proteste: les virgules servent à respirer. Ce n'est pas rien. Les virgules offrent des pauses, et aussi des poses, écrivez-le comme vous voulez.

Si vous enlevez les virgules, les phrases seront comme des autoroutes, elles fonceront sans réfléchir. Et moi j'aime bien prendre mon temps. Je trouve que les virgules ressemblent à des oiseaux. Elles sont posées sur les phrases comme des hirondelles. Ou comme des escargots. Ou comme des limaces! Elles ne font pas autant de bruit que les points d'exclamation. Elles ne se prennent pas au sérieux. Elles sont plus discrètes que les points d'interrogation. Et quand les virgules rencontrent des points, parfois elles tombent amoureuses.

Les points croient qu'ils ont toujours raison: un point c'est tout! Mais avec les virgules, ils s'adoucissent. Ils se mettent à douter. Ça donne des points virgules. Les points virgules aussi vont lentement. Ils aiment bien ne pas être oubliés. Ils sont petits, ils ne sont pas très nombreux, et on ne pense pas souvent à eux. Mais ils sont là.

Il y a des gens comme ça. Des enfants, et des adultes aussi. Ils font partie du monde. Ils ne ressemblent pas à tout le monde. Mais sans eux, il nous manquerait une part d'humanité

Marie Darrieussecq

Un mot pour courir

Les mots sont magiques : quand le bon mot vient au bon moment, tout devient possible.

Par exemple, prenons le mot « baskets ». A priori, il n'apporte pas grand-chose. Il n'est ni très beau, ni intéressant.

Mais imaginons un personnage qui aurait besoin de courir, pour défendre une cause importante, comme celle des

enfants d'ELA : à ses yeux, les baskets, c'est un mot qui a des ailes.

Je pense que jusqu'à présent je n'avais jamais écrit le mot « baskets ». C'est normal, les personnages de mes livres

courent peu.

Aujourd'hui, j'ai écrit ce mot pour la première fois et déjà ma pensée commence à courir.

Oui, les mots sont magiques.

Amélie Nothomb

Quand on veut, on peut

- Tu veux savoir quel genre de fille je suis ?

Elle demande, appuyée sur un coude sur la table de la cuisine en mâchonnant la chaînette dorée qu'elle porte à son cou.

Les parents se sont retirés au salon. Ils les ont laissés ensemble pour qu'ils fassent plus ample connaissance. C'est bien une idée de parents de vous enfermer pour que vous soyez obligés de parler! Vous croyez qu'ils se sont plu ? Ils vont chuchoter bientôt derrière la porte.

Il tire sur la boucle de la cannette de Coca, en renverse la moitié sur la table, éponge avec sa manche et prend le temps de répondre :

- Oui. Envoie du lourd!

Il fait son crâneur. Elle va le clouer au sol.

- Figure-toi que je suis première en saut en hauteur...

- Moi aussi.

- Première en dictée...

- Moi aussi.

- J'aime les oiseaux à plumes orange et bleues...

- Moi aussi.

-... les rouleaux de réglisse.

- Moi aussi.

- Je collectionne les images du Brésil parce que plus tard j'irai vivre à Rio sur le Pain de Sucre.

- Moi aussi.

- J'y construirai une maison avec un petit jardin et deux éléphants.

- Moi aussi.

- menteur! Tu dis tout comme moi.

- menteuse, toi-même! Arrête de te vanter.

- Allez, viens, on va arrêter de se prendre la tête. Mets tes baskets et on va courir pour les enfants d'ELA. Pour eux, on sera les plus forts et on va battre tous les records.

- Pas sûr qu'on y arrive...

- Si. Quand on veut, on peut. Les perdants sont ceux qui n'essaient pas. J'aime pas ceux qui n'essaient pas.

- Moi aussi!

Katherine Pancol

« Leucodystrophie »

Leucodystrophie, c'est un mot compliqué. Quand j'ai appris le nom de ma maladie, ma première réaction a été : «

Mais je ne sais même pas l'écrire ! » J'ai appris, finalement. Maintenant, je n'hésite plus : je ne me demande plus

où est le « y ». Au début, je le mettais aux deux endroits et je m'interrogeais ensuite : qui était le « y » légitime ? Qui

l'imposteur ? La réponse ne venait pas toujours tout de suite et je pouvais rester longtemps à guetter le mot, à

attendre que l'un des « y » se trahisse d'un frémissement ou d'un soupir.

J'ai même appris le sens des différentes racines qui forment le mot. Il vient du grec, ce nom.

Et « leukos », ça veut dire blanc. Ça ne me dérange pas d'avoir une maladie avec un nom à coucher dehors mais

je n'aime pas avoir une maladie de la blancheur.

C'est un peu redondant, non ? Le blanc, c'est le domaine de la maladie : blouse, hôpitaux, globules, compresses.

Tout le monde pense déjà au blanc quand on évoque des problèmes de santé. Et puis peut-être au rouge. Moi, je

suis une enfant de toutes les couleurs. Mais je ne m'inquiète pas : si j'ai triomphé des « y », je triompherai du blanc.

Alice Zeniter

Des histoires sans fin

Le docteur Buren est un peu excentrique. Louis le connaît depuis toujours et ne s'en étonne plus. Sa maman dit même qu'il fait partie de la famille. Le docteur Buren fait diversion à la tristesse, il ne nous laisse jamais le temps de pleurer ou de nous plaindre. Comme il est très distrait, il lui arrive de faire des choses étranges. Quand son téléphone sonne, il porte la bouteille d'eau à son oreille et crie : « Allô, vous m'entendez ? ». Il boutonne sa blouse n'importe comment et il passe son temps à chercher les lunettes posées sur son crâne.

Le docteur Buren raconte à Louis des histoires fantastiques où des petits garçons mangent des fleurs magiques et visitent des pays qui ne se trouvent sur aucune carte. Souvent, le médecin s'arrête avant la fin et fait semblant d'avoir un trou de mémoire. Il se gratte le menton, prend un air embêté et il dit : « Oh mais c'est rageant ! Impossible de me souvenir de comment ça se termine. C'est l'âge, mon petit Louis. Dis, tu ne me trouverais pas une fin pour cette histoire ? Tu ne vas pas me laisser comme ça, avec ce goût d'inachevé, non ? »

Alors, pour faire plaisir au docteur Buren, Louis se met à inventer des mondes où rien n'est impossible. Des ailleurs qui lui donnent de la force pour affronter la vraie vie. Son histoire préférée, c'est celle des baskets magiques que le docteur Buren prétend avoir trouvées un matin devant sa porte. « Je ne suis pas le seul tu sais. On va tous enfiler nos baskets et se mettre à courir pour toi. A toi de jouer maintenant. Invente une fin à cette histoire tu veux ? »

« Mets tes baskets, trace ton chemin et cours pour battre la maladie ! »

Leïla Slimani

La trouille

Quand j'étais môme, je détestais les jeudis, parce que le jeudi, c'était le jour de la dictée. Dans ce temps-là, j'allais dans une école de garçons avec un marronnier au milieu de la cour et pas une seule fille, ce qui ne nous dérangeait pas tellement. En tout cas, le jeudi, à peine j'étais levé que je pensais déjà à la dictée. J'avais du mal à boire mon chocolat, j'avais du mal à avaler mes tartines. Tout était difficile. Je pensais au COD, à l'auxiliaire avoir, au participe passé, à la note qui dégringole, en rouge, dans la marge. Ça tombe très vite une note, c'est à peine croyable.

Et puis j'enfilais mes baskets et je partais pour l'école. Avec mes copains, Alex et Simon, on se retrouvait chaque matin devant la boulangerie. Et une fois réunis, on se mettait à cavalier et je me disais : si je tiens bon jusqu'à l'école sans m'arrêter, j'aurai la moyenne. Si j'accélère dans la côte, j'aurai 14. Si je saute au-dessus du banc, j'aurai peut-être 16. Et à force d'espérer, j'oubliais d'avoir la trouille. Bon, à la fin, je faisais toujours des tas de fautes, du rouge partout, et ma mère disait à mon père, il ne saura jamais écrire cet enfant.

Mais toutes ces années, j'ai mis mes baskets et je me suis battu contre cette maladie des dictées. Aujourd'hui, je sais que ce n'était pas si terrible. D'autres enfants ont des problèmes plus graves. Je pense aux enfants d'ELA. C'est pour eux qu'il faut courir à présent, tenter le zéro faute, et espérer sans fin.

Nicolas Mathieu